

sauver, fait appel aux témoins à décharge et leur laisse le temps de se produire et de parler. Alors, continue le récit, "une femme du nom de Véronique se mit à crier de loin : J'étais hémorroïsse, j'ai touché la frange de son vêtement, et aussitôt s'est arrêté un flux de sang qui durait depuis douze ans."

L'évangile de Nicodème est rangé parmi les apocryphes. Mais en rejetant ces livres du canon des écritures divines, l'Eglise, on le sait, n'a pas entendu leur dénier toute valeur historique. "Quelle que soit leur authenticité, leur antiquité du moins n'est pas contestable, et parmi eux il en est que l'Eglise d'Orient a conservés dans sa liturgie. Grand nombre d'auteurs n'ont pas hésité à recevoir de cette source l'histoire et le nom de Véronique, et à affirmer qu' "elle est cette femme que le Seigneur guérit d'un flux de sang par le contact de son vêtement, et qui reçut de lui, au temps de la Passion, sa sainte image imprimée sur un linge." Ainsi parle l'auteur du *Parterre des Saints*, et après lui tous ceux qui, à l'occasion du prodige de la Sainte-Face, remontent au prodige de la guérison, comme à un premier lien de reconnaissance et de dévouement entre le Sauveur et sa pieuse servante. Une autorité d'un ordre plus élevé appuie ce rapprochement : c'est une messe commune à trois missels fort anciens, l'un Ambrosien, l'autre de l'église de Jaën, en Espagne, et le troisième d'Aoste. Dans les oraisons, on invoque sainte Véronique qui essuya la face de Notre-Seigneur ; dans la prose, on adore cette image divine, et l'évangile rapporte la guérison de l'hémorroïsse.